

LA GUERRE DES VOISINS
Par Michaël Rochoy (mimiryudo@hotmail.com)

« Ca ne vous dérange pas au moins, monsieur Jamie, lorsque je traîne bruyamment mes poubelles à trois heures du mat' ? »

- Pour tout vous dire, madame Pantof, cette nuit ça m'a réveillé...
- Merveilleux ! Merveilleux...

Ma voisine referma sa fenêtre et rentra son large sourire dans sa chambre désuète.

J'arrêtai de creuser et, appuyé sur ma pelle, je repensais à nos relations. Depuis quand s'étaient-elles envenimées ?

Je me souvins de mon emménagement. L'ancienne locataire avait été expulsée pour détention illégale de friandises et personne ne souhaitant reprendre la maison d'une criminelle, j'avais réussi à négocier un loyer ridiculement bas. Madame Pantof avait rapidement tenté d'établir un contact commercial avec moi, afin de savoir s'il était possible que dans un proche avenir je puisse lui fournir des caramels mous ou des fraises tagada pour un prix raisonnable. Je lui avais sèchement expliqué que j'étais un gentilhomme et que toute autre proposition indécente de ce style finirait couchée sur un papier au commissariat. Elle avait immédiatement ôté la porte de ses gonds et avait passé une trentaine d'heures à l'imiter.

J'avais pris plusieurs photos d'elle qui avaient beaucoup fait rire mon rédacteur-en-chef (c'est-à-dire qu'il avait déposé son cigare et déplacé sa commissure labiale de quelques millimètres sur la droite, avant de reprendre une bouffée).

Devenue la risée du journal régional, elle avait décidé de se venger en racontant aux comités « Velux et Tefal » du quartier que j'étais un lapin et que mon propriétaire m'avait laissé seul à la maison pendant ses vacances. Jusqu'à ce que ça se tasse, les enfants avaient passé six mois à me regarder avec des yeux globuleux, et leurs mères lançaient aimablement quelques carottes dans mon jardin à l'occasion. Le fait que je parlais les inquiéter plus qu'autre chose, mais tout le monde s'y était rapidement fait. Après tout, les perroquets le peuvent également.

Ne souhaitant pas en rester là pour des raisons d'orgueil, je pris le parti de lancer chacun de mes restes de nourriture par-delà la haie qui, heureusement, nous séparait. Elle ne m'en parla jamais, si bien que j'arrêtai rapidement cette sottise, et passai aux gros déchets. Bientôt, je déposai une pancarte « Déchetterie de quartier » devant son jardin et les gens suivirent. Là encore, il fallut bien quatre mois pour réussir à rétablir la réalité qui s'était dissipé en dix minutes et une pancarte.

Elle ne me fit étrangement aucun reproche et vint chez moi peu après, un drapeau blanc dans la main gauche, une tarte au citron de sa composition dans la main droite. Gardant à disposition dans mes toilettes des journaux divers, j'ai ensuite passé une semaine à m'informer longuement sur l'actualité. Encore aujourd'hui, aucun événement du 22 au 28 janvier 2008 ne me sont inconnus.

Les vraies hostilités ont réellement commencé à cette période... A l'heure actuelle, elle m'empêchait de dormir plus de trente minutes consécutives depuis huit jours ; quant à moi...

Je me remis à creuser activement.

L'hiver, la nuit tombait ici plus rapidement qu'un moustique cherchant à freiner un train avec son aile gauche. Mais malgré mon empressement, je ne pouvais m'empêcher de repenser à notre voisinage bancal.

Je me rappelai une fois où nous nous étions rencontrés par hasard. Je sortais pour travailler quand une boule de bowling sortit de chez elle vint me faucher et m'amena directement à l'hôpital. La tarte au citron qu'elle m'apporta pour se faire pardonner de ce « bête accident », et que l'infirmière avait « oublié » de me donner, finit assez rapidement au centre anti-poisons et un plan de toxi-infection alimentaire collective fut lancé.

La boule de bowling, quant à elle, termina ses jours au commissariat du coin en temps que preuve de tentative d'homicide. Mais j'aime à croire qu'elle servit en fait à sa fonction primaire, puisqu'en allant porter plainte pour tentative de strangulation ultérieurement (elle s'était faite des traces intentionnellement), Madame Pantof fut également fauchée en passant prêt de la porte d'un lieutenant... Personne ne comprit dans quoi elle se prit les pieds, et sa perte de connaissance initiale ne lui permit pas de témoigner.

Je lui avais rendu visite à l'hôpital. On avait passé l'après-midi à rire.

Elle avait ensuite passé deux jours entiers à rire – ce qui alarmait légèrement les neurologues, eux aussi plutôt euphoriques. La réserve de protoxyde d'azote finit par s'épuiser (ça devait être ça, le bouton que j'avais tourné par « inadvertance »).

Ma voisine, remise de ses crises de fou rire, resta ensuite quelques jours pour ses côtes fêlées.

Lorsqu'elle revint chez elle, nous ne savions plus exactement où nous en étions. Un arbitre extérieur aurait pu compter les points et s'arranger pour siffler la fin du round, ou encore nous déclarer ex-aequo. Mais nous, nous étions bien trop engagés pour nous arrêter en si bon chemin... Il nous en fallait plus.

Sauf que cette fois, c'était allé trop loin... Pantof la Diabolique avait embauché quelqu'un pour renvoyer toutes mes communications vers une boîte vocale où une voix qui ressemblait étrangement à la mienne les traitait de différents noms d'oiseaux et de pâtisseries. Je perdis, comme tout le monde dans ce cas-là, mon travail, mes amis et mon latin.

Lorsque je recouvrai ce dernier, j'optai pour des « méthodes plus radicales d'apposition de mon point de vue et des soucis causés par les divergences d'opinion concernant icelui ». Autrement dit, mon plan K (le onzième, donc).

Le plan K consistait à planquer la voisine malfaisante. L'isoler, l'enfermer pendant une ou deux semaines, la laisser paniquer et si possible la laisser se nourrir des dernières bougies qui traînaient au fond d'un tiroir.

J'étais passablement irrité.

Pour m'aider, j'avais recouvert une feuille A2 d'écritures brouillonnes, de flèches multiples et de numéros de téléphone de personnes connaissant des gens qui auraient éventuellement des contacts dans des milieux louches. Je rencontrai des acolytes de cousins de ces personnes dans des placards à balais situés dans des arrière-salles enfumées de bars divers, et en échange de quelques confiseries et bonbons acidulés, ils acceptèrent rapidement de m'aider.

Le lendemain, la Pantof était isolée dans une maison aux volets définitivement clos, aux communications coupées et aux portes irrémédiablement verrouillées. C'était un travail si sérieux que Houdini serait resté perplexe devant cette prison. Je me demandai d'ailleurs comment j'allais pouvoir la sortir de là.

La solution vient d'elle-même trois jours plus tard. En effet, son absence à la réunion « Velux et Tefal » souleva des questions. Un membre perspicace de l'assemblée mit en corrélation cette absence, les cris bestiaux qui émanaient de sa maison depuis quelque temps, et la présence de plaques métalliques visées sur ses volets.

Ils en vinrent rapidement à la conclusion qu'elle devait être partie en vacances.

Et c'est alors qu'une boule de suie entra dans la pièce. Sous le carbone se trouvait madame Pantof, qui avait bravé les dangers d'une escalade périlleuse à travers sa cheminée pour ne pas rater la séance.

Le fait qu'elle soit en retard la contraria d'ailleurs grandement, mais le plaisir d'être le centre de toutes les attentions la revigora.

J'étais soulagé pour ma part de la revoir. Ces trois jours avaient été calmes, certes, mais pas vraiment excitants. Premièrement, j'avais cette idée « Tu Ne Tueras Point » qui me hantait nuit et jour, et deuxièmement... Deuxièmement, peut-être qu'elle... me manquait ?

Oui, enfin, il fallait finir de creuser.

Ca faisait huit jours que je ne dormais plus. Entre les poubelles qu'elle traînait sous mes fenêtres, des réveils qu'elle plaçait dans mon jardin ou les clous qu'elle plantait le soir, je ne pouvais plus fermer l'œil de la nuit. La journée je travaillais tant bien que mal (depuis peu, je rédigeais les prospectus de grandes surfaces et autres magasins). Mais elle avait l'avantage d'avoir posé des congés et je ne pouvais lutter. Il fallait donc être plus radical.

Je creusais encore et encore, bien au-delà de la tombée de la nuit, jusqu'à atteindre le bord de son terrain. Ma voisine s'égosillait à imiter Pavarotti depuis une demie heure lorsque tout fut enfin prêt.

Je mis mon plan à exécution.

Une semaine plus tard, ma vie avait radicalement changé. Etait-ce en mieux ? Je ne sais pas... Il y a du bon dans certaines batailles, pour peu que tous les opposants soient consentants ! J'étais nostalgique d'une drôle d'époque, qui avait duré plus d'un an, et qui m'avait changé... Irrémédiablement changé.

Elle aussi, je pense, ça l'avait changé.

Qui était coupable ? Qu'est-ce qui avait envenimé nos relations ? Etait-ce mes photos ou sa tarte au citron ? Fallait-il en arriver là...

En théorie, j'aurais pu à nouveau dormir, mais ces questions m'obsédaient... C'était le comble de m'être tant battu pour m'en débarrasser et maintenant, ne plus penser qu'à aller rejoindre cette satanée Pantof !

Avant de trouver enfin le sommeil en me disant que je chercherai dès le lendemain une maison à côté de la sienne, rue de la chaux, je me dis qu'il y avait au moins des heureux dans cette histoire : mes nouveaux voisins avaient pu louer leur maison à bas prix quand, suite à un appel anonyme, la police avait découvert enfoui dans le jardin de madame Pantof plusieurs centaines de paquets de friandise.